

Rudolf Steiner comme conteur — I
Perspectives d'une théorie générale de l'art de raconter
Ulrich Kaiser

« Je n'enseigne pas ; je raconte, ce par quoi j'*ai* intérieurement passé. Je le raconte de la manière dont cela a vécu en moi. »¹

« Celui qui veut faire des communications, — en présupposant toujours qu'il est réellement un occultiste ou un théosophe de cœur — ne veut pas agir autrement que comme un *conteur*. »²

Traditionnellement, nous comprenons sous des récits, des histoires qui, sous la forme de mythes, contes ou romans, sont transmises culturellement ou bien qui ont été rédigées par des écrivains. Elles passent pour être des produits de l'imagination. Quand bien même ils aient une importance pour l'orientation de notre vie, et que l'élément fictif, ainsi que celui imaginaire, représentent quelque chose comme une disposition anthropologique³, les récits sont une sorte de produits de veille de fête, pourtant bien à part du travail prosaïque quotidien et du clair savoir effectif. Selon la compréhension traditionnelle, un roman n'est justement pas une biographie et un récit historique n'est pas un roman. Pourtant la différence qui se comprend de soi entre l'élément *factif*, celui qui vaut pour le texte scientifique, et le *fictif*, qui vaut pour le texte artistique, est devenue équivoque. Pour préciser, nous pouvons toujours raconter les deux : des histoires inventées et celles effectivement vécues. Le récit, comme création productive peut s'en tenir aussi étroitement que possible aux faits vécus ou bien bouillonner du plaisir des sensations, c'est toujours un récit, une activité de conteur.

Ainsi rien qu'à partir de ce qui est raconté, on ne peut en dériver que le récit soit une invention. Ce qui est raconté recèle beaucoup plus une quantité de possibilités et de présuppositions mentales, sociales, culturelles et cognitives, qui se situent bien avant la distinction entre factif et fictif. Et dans des champs totalement différents du savoir et de la pratique, la narration est ré-estimée au jour d'aujourd'hui et déployée dans ses potentiels. C'est ainsi que le *Story Telling* [conte, *ndt*] devint un modèle riche de promesses du développement organisationnel ;⁴ Des entreprises, tel que le constructeur d'appareil auditif *Sonova*, ont découvert le *Corporate Storytelling* [le conte d'entreprise] comme une forme nouvelle de « communication », par laquelle des histoires de vie émouvantes sont racontées dans les réseaux sociaux sous la forme de films documentaires à grand frais, qui exhibent le produit conformément à la vérité et de manière émotionnellement touchante dans le service qu'il rend aux êtres humains — et avec cela opérant en même temps comme une publicité ;⁵ à l'intérieur du journalisme se développe le récit de « vraies histoires » comme un genre propre ;⁶ dans les réflexions de théorie de l'éducation-formation, on décrit aussi le récit comme l'élément durable et porteur d'avenir dans toutes les révolutions de l'apprentissage ;⁷ Et dans les dernières décennies, raconter des histoires comme une forme d'exposition scientifique, c'est devenu une concurrence

¹ Lettre de Rudolf Steiner, le 4 novembre 1894 à Rosa Mayreder, au sujet de sa *Philosophie de la liberté*, dans Rudolf Steiner : *Lettres*, vol. II : 1890-1925 (GA 39), Dornach 1987, pp.231 et suiv.

² Rudolf Steiner, en mai 1905, dans la revue *Lucifer-Gnosis* à propos du thème « culte de la personne dans le mouvement théosophique, dans du même auteur : *Lucifer-Gnosis* (GA 34), Dornach 1987, p.386.

³ Voir Wolfgang Iser : *Le fictif et l'imaginaire. Perspectives d'une anthropologie littéraire*, Francfort-sur-le-Main 1991, pp.15 et suiv & p.405. L'expression qui tombe sous le sens, *homo narrans* fut tout d'abord employée par Walter Fisher, dans exemple dans : *Communication humaine en tant que narration*, Columbia/SC 1987 — Au sujet des impulsions les plus récentes dans la théorie du récit voir la présentation d'une vue d'ensemble de Ansgarn et Vera Nünning : *De la narratologie structuraliste à la théorie du récit « post-classique : un aperçu sur les nouvelles impulsions et tendances évolutives*, dans de ces auteurs : *Nouvelles impulsions dans la théorie du récit*, Trier 2002, pp.1-33.

⁴ Voir Michael Loebbert : *Storymanagement : L'amorce narrative pour la gestion et le conseil*, Stuttgart 2003.

⁵ Cet exemple instructif a été rapporté par le NZZ-on line, le 23 mai 2017 sous www.nzz.ch/wirtschaft/wettbewerb-der-unternehmensfilme-das-unternehme-als-geschichtenerzaehler-ld.1295938 Le marché du livre enfle de donneurs de conseil à bon compte pour le *storytelling* pour *public relations* et *marketing* — et par dessus le marché pour toutes les situations de vie.

⁶ Voir Mark Kramer & Wendy Call (éditeurs) : *Raconter e vraies histoires : un guide d'écrivain non-fictionnel de la Nieman-Foundation de l'Université d'Harvard*, New York 2007.

⁷ Voir Claudia Fahrenwald : « *Récit dans le contexte des nouvelles cultures d'apprentissage. Un analyse de théorie de la formation dans le champ de tension du savoir de l'étude et du sujet*, Wiesbaden 2011.

sérieuse de l'histoire sociale travaillant de manière analyste à partir de sobres faits et statistiques ;⁸ Même les sciences « dures » comme la physique, la chimie ou la biologie deviennent des « récits de réalité », lorsque la recherche scientifique explore sous quelles conditions ses connaissances ont été mises à jour et comment elles se sont historiquement développées.⁹

Au-delà de tous ces champs et les anticipant, la narration est donc devenue un phénomène universel qui, comme cela a été commenté par le chercheur en littérature Fritz Breithaupt, permet d'abord une capacité d'identification sociale et donc de l'empathie¹⁰ ou bien, comme l'expose de manière proéminente le psychologue de la cognition, Jerome Bruner, la narration est simplement nécessaire à la personne, dans sa conscience et avec cela pour son identité, pour la combinaison d'expériences passées d'avec des attentes futures.¹¹ Non seulement la relation aux autres, mais encore celle à nous-mêmes n'est pas possible sans récit en conséquence de ces recherches. Une narration, ainsi est-il argumenté, n'est pas un lieu de découvertes quelconques, mais au contraire un moyen efficace et élémentaire du penser structuré.¹² Si une narration est analysée et renvoyée de telle sorte à une production de conscience à laquelle on ne peut renoncer, l'être humain ne se révèle pas moins que l'être qui raconte sans cesse et qui s'oriente dans la vie au moyen de la compréhension des récits : *homo animal narrans est*. Cela ne signifie pas que toute forme de connaissance scientifique ou d'évaluation prosaïque s'épanouit dans le récit. Mais leurs relations entre elles sont à traiter de neuf et à intégrer dans une théorie générale de la narration.¹³

D'où vient la conjoncture du récit ?

La conjoncture du récit se laisse-t-elle expliquer, avant tout? Nous vivons dans un monde, dans lequel nous sommes submergés d'informations, dans lequel nous pouvons tout savoir, en principe, mais nous ne pouvons pas nous trouver dans le flot d'informations. Le récit offre la possibilité de choisir un savoir, d'en mesurer l'importance et de le structurer ; il procure un aperçu et des points capitaux, là où nous serions aisément perdus dans la somme maximale d'informations. Des journalistes font valoir cela dans des *Newsrooms* [salles de rédaction] des journaux.¹⁴ Les nouvelles sont une chose, la recherche scientifique en est une autre. Mais les résultats de la recherche sont aussi vulgarisés dans une haute mesure et il n'est aucunement ainsi qu'elles gagnent en crédibilité. Or une échelle de mesure transmise comme celle de l'objectivité d'un savoir donné ne trône plus en aucun cas naturellement au-dessus de sa tête. Une objectivité est-elle-même devenue une échelle de mesure historique qui peut être posée à côté d'autres.¹⁵ Elle n'est pas plus qu'un récit, mais pas moins non plus. Car ce qui crée ici une orientation, c'est la qualité

⁸ Voir Gérard Noiriel : *Le retour de la narration* dans Joachim Eibach & Günther Lottes (éditeurs) : *Boussole de la science historique*, Göttingen 2002, pp.255-270 et il donne une tournure critique à Hans-Ulrich Wehler avec sa conférence viennoise : *Récit littéraire ou analyse critique ? Un duel dans la science historique actuelle*, Vienne 2007.

⁹ Voir Christian Brandt : *Récits scientifiques ; Structures narratives dans le discours scientifique*, dans Hans-Christian Klein & Matthias Martinez (éditeurs) : *Narrations de réalité. Champs, formes et fonctions du récit non-historique*, Stuttgart & Weimar 2009, pp.81-109. Ce recueil renferme aussi des contributions au sujet du discours juridique, de médecine et de psychothérapie, d'historiographie et d'économie, de théologie, de politique et de journalisme ainsi que de « récits collectifs » et au sujet d'*Internet* comme médium narratif.

¹⁰ Voir Fritz Breithaupt: *Cultures de l'empathie*. Francfort-sur-le-Main 2009.

¹¹ Voir Jerome Bruner : *Acts of Meaning [actes de sens]*, Cambridge /Mass. 1990.

¹² Voir David Herman : *Stories as a tool for thinking [Des histoires comme outil du penser]* dans David Herman (éditeur) : *Narrative Theory and the Cognitive Sciences [Théorie narrative et sciences cognitives]* Stanford 2003, pp.163-192.

¹³ Je renvoie ici au développement remarquable de Albrecht Koschorke : *Vérité et fiction. Grandes lignes d'une théorie générale de la narration*, Francfort-sur-le-Main 2012 — Martin Kreiswirth expose l'inévitable « *Narrative Turn [Tournant narratif]* » dans David Herman et coll.(éditeurs) : *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory* Londres & New York 2005, pp.377-382.

¹⁴ https://www.nzz.ch/wirtschaft/geschichtenerzaehlen-wie-der-newsroom-die-arbeit-in-der-unternehmenskommunikation-veraendert-ld.1294955?mktcid=nled&makteval=107_2017-5-22

¹⁵ Voir Lorraine Daston & Peter Galison : *Objectivité*, Francfort-sur-le-Main 2007, pp.405 et suiv. : «L'histoire des vertus épistémologiques dans la science traite de nouveauté et transformation ; vérité de nature, objectivité et jugement formé ont, comme les autres, une date de naissance et une biographie ; chacune d'elles reconfigure la science et le soi [...] selon leur propre image. Et pourtant toutes les trois vertus servent, chacune à leur façon, un objectif commun : une restitution fidèle de la nature [...] »

de structure du récit.¹⁶ Au delà du simple résultat, un récit reste ouvert pour la présentation de progrès, développement et auto-réflexion. Il est lui-même un médium de recherche.

La perte de crédibilité des affirmations scientifiques ne semble être qu'un reflet de la perte de crédibilité d'institutions fondatrices de sens, comme les Églises ou bien les partis politiques. Qu'est-ce qui apparaît alors à la place des « grands récits », qui jusqu'à présent nous fournissaient toujours un appui ?¹⁷ À la place des grands, ce sont peut-être de petits récits qui surgissent ; des narrations que nous pouvons nous-mêmes dominer du regard et en suivre les linéaments par l'esprit, qui absorbent en eux nos expériences de vie mondaines ; qui servent de médiateurs entre la proximité de notre entourage et l'entité informationnelle globale et sans pitié ; qui nous font part d'options d'actions et comme récits continus vis-à-vis de la revendication inconditionnelle des faits concrets, avec lesquels nous sommes confrontés, maintiennent le processus en éveil. Une narration est toujours plus qu'un savoir simple. Raconter concilie ma vision des choses avec celle des autres. Celui qui raconte ou bien écoute attentivement une histoire, est dans le processus : comme une personne, qui est émotionnellement touchée et examine avec soin en même temps les options du bien ou du mieux. Les chances de la narration, telles qu'elles sont vues aujourd'hui, viennent du fait qu'elle représente un savoir corporifié [au sens théologique donné encore par le *Littré, ndl*], ouvert sur l'action qui, pour nous en tant qu'individus, — et non pas tant comme membres d'un groupe — rend possible un comportement éveillé éthiquement.¹⁸ Sous l'ébauche de récit on ne s'en laisse appeler à aucune époque « post-factive ». Si le récit s'éloigne du factif ainsi y revient-il de nouveau.

Narration et expérience

C'est à peine si un auteur a sondé avec une telle sensibilité les chances du récit comme Walter Benjamin. Il fit cela dans son texte, paru en 1936, *Le conteur*, tout en déplorant la perte de celui-ci. La narration — et avec elle le narrateur — est en cours de disparition : « C'est comme si une faculté, qui nous semblait inaliénable, la plus sûre parmi les plus sûres, nous était dérobée. Pour préciser, la faculté d'échanger des expériences. »¹⁹ Cette faculté fut supplantée par la main mise de l'information. L'omniprésence et la nudité de l'information chassent carrément la possibilité de faire des expériences. Mais avant tout c'est la manière entièrement instructive et sans mystère, dans laquelle des déclarations s'embrochent dans des informations, qui anéantit le récit : C'est pour préciser déjà le semi-art du récit, une histoire dans laquelle on le redonne en le maintenant libre d'explications. »²⁰ Alors que nous serions en droit d'attendre de l'information qu'elle se montre sans arrière-pensée, en ne laissant ouvert aucun besoin d'explication, mais beaucoup plus la co-délivre, le récit retient quelque chose en arrière, ce qui n'est cependant pas un manque, mais ce qui peut être un gain, au contraire : « L'information a sa rétribution avec l'instant où elle était nouvelle. Elle vit seulement dans cet instant, elle doit se délivrer et sans perdre de temps se déclarer à lui. Autrement du récit : il ne se dépense pas. Il garde son énergie rassemblée et reste encore capable de se déployer longtemps. »²¹ Faire un récit permet en conséquence de faire des expériences d'une profondeur et d'une largeur de temps qui ne sont pas établies rien que sur le calme et la circonspection, mais au contraire plus encore sur la maturation et le développement. Ce n'est pas parce qu'il me tait quelque chose, que je peux

¹⁶ Voir Stefan Bröschen & Willy Viehöver : *Autorité narrative et production et savoir*, dans Safia Azzouni et Coll. (éditeurs) : *Récit et crédit. La science entre paternité littéraire et autorité*, Weilerwist, 2015, pp.303-336. Le positionnement de l'interrogation de l'auteur, c'est comment, sous les conditions d'une perte de crédibilité au moyen du récit, de la crédibilité se voit créée.

¹⁷ La « fin des grandes narrations » fut le diagnostic d'époque de Jean-François Lyotard dans étude devenue célèbre : *La condition post-moderne*, Paris 1979.

¹⁸ Voir à ce propos, le paragraphe « Narrativité et moralité » dans Norbert Meuter : *Histoires, récits, analyser des histoires. Le paradigme narratif dans les sciences culturelles*, dans : Friedrich Jaeger & Jürgen Straub (éditeurs) : *Manuel de sciences culturelles*, vol. 2 : « paradigmes et disciplines », Stuttgart & Weimar 2004, pp.140-155, (ici pp.153 et suiv.).

¹⁹ Walter Benjamin : *Le conteur. Considérations sur l'œuvre de Nikolaj Leskov*, cité d'après du même auteur : *Récit. Écrits au sujet de la théorie de la narration et de la prose littéraire*. Extraits choisis et post face d'Alexander Honold, Francfort-sur-le-Main 2007, p.103.

²⁰ À l'endroit cité précédemment, p103.

²¹ À l'endroit cité précédemment, p109.

apprendre ou être surpris du conteur après des années encore ; mais au contraire parce qu'il n'y rajoute rien d'inadéquat, l'histoire dispose d'un potentiel de développement qui manque à l'information. Comme une semence, elle est donc apte au déploiement dans une autre époque. Ce peut être que nous comprenions quelques chose d'autre plus tard ; ou bien que nous devions d'abord en arriver à la situation, dans laquelle un récit nous devient dès lors utile. Car « ouverte ou enfouie » toute vraie narration porte en soi son profit. Ce profit peut consister une fois éventuellement en une morale, une autre fois dans une indication pratique, une troisième fois dans un dicton ou une règle de vie — en tout cas le conteur est un homme qui sait conseiller celui qui l'écoute. »²²

Quand bien même Benjamin nous présente, avec son regard sur le conteur Nikolai Leskov une idylle, ou bien en appelle à une telle ce sont pourtant des grandes lignes du récit qui, d'une manière idéale typique sont réclamées, dont nous ne devrions pas trop étourdiment faire cadeau du contenu et du caractère d'adhérence au mystère. À cela se rajoute ici un autre caractère : le conteur fonde une communauté : « Celui qui écoute une histoire, celui-là est dans la société du conteur ; même celui qui lit, a part à cette société. »²³ Un individu raconte et ce sont des individus qui écoutent attentivement. Lorsqu'au moment du récit, un monde est partagé, alors il se peut que la trace de sa singularité se maintienne certes dans le monde quotidien. Mais il ne s'y mêle pas entièrement, ni avec le quotidien, ni avec les situations postérieures ou antérieures de narration elles-mêmes. Car quel que soit ce qu'il raconte, le conteur raconte personnellement et à son propre tempo — peut-être même aussi précisément adapté à ses auditeurs. Il reste une distance dans la communauté du récit. Il reste une retenue dans l'histoire. Son potentiel en résulte.

L'exemple Rudolf Steiner

Sur l'arrière-plan de ce bref inventaire de l'actualité de la recherche narrative, je voudrais à présent, dans la suite de mon exposition, proposer et rendre plausible qu'il est profitable d'approcher l'œuvre et la personne de Rudolf Steiner sous les points de vue de la recherche narrative. Steiner n'a certes pas avancé de théorie du récit. Mais on rencontre chez lui, exprimée implicitement en de nombreux endroits, une compréhension de la particularité de la narration. Et comme cela est évident dans les deux phrases citées au commencement, c'est le terme de *raconter* que Steiner revendique de manière marquante aussi bien pour son œuvre philosophique que pour celle, plus tard, théosophique. Nous devrions plus précisément expliciter ce terme de narration.

Ce qui devrait être tout d'abord constaté c'est combien actuel Steiner apparaît sur l'arrière-plan théorique contemporain, lorsque, justement, il se désigne comme un conteur. À vrai dire, il fait cela en passant. Les termes de « conteur » ou de « narration » ne se rencontrent dans aucun titre de son œuvre. Ils ne sont pas non plus commentés longuement. Ils tombent dans une situation personnelle, servent la démarcation et la précision. Et en outre, le terme « narration », à l'époque de Steiner n'avait pas de conjoncture — en particulier là où il s'agit de la caractérisation d'une œuvre scientifique. Car avancer la revendication, autour de 1900, de présenter une œuvre scientifique et se désigner simultanément comme un conteur, eût été absurde. Car le 19^{ème} siècle avait une représentation restreinte mais claire sur le genre du roman, de la nouvelle ou aussi du conte. L'œuvre de Steiner, qui de point de vue de l'histoire de l'éducation s'enracine au 19^{ème} siècle, dispose nonobstant d'un potentiel que nous allons mettre en relief sur ce contexte et il peut se laisser enraciner plus avant, dans des domaines tout autres aujourd'hui.

La conjoncture du récit vient aujourd'hui à l'encontre de son œuvre. Directement parce que la narration approche, « étant donné qu'elle se comporte indifféremment vis-à-vis de la distinction entre fiction et réalité, en s'opposant à l'idéal favorisé au 19^{ème} siècle du savoir positif ». ²⁴ En insistant sur le rôle cognitivement constitutif et « objectif » de la perception, Steiner restait, d'un côté, fidèle à cet idéal ; en insistant sur l'aspect productif du penser, l'aspect performatif de l'action, la nécessité de la transformation de soi et la qualité subtile d'une science de l'esprit ou bien du suprasensible, il était en outre pour modifier

²² À l'endroit cité précédemment, p110.

²³ À l'endroit cité précédemment, p120.

²⁴ Alexander Honold : *Une fois encore. Le récit comme répétition — La répétition du récit chez Benjamin* dans Walter Benjamin : *Récit...*, pp.303-342, ici p.321.

cet idéal. Malgré toute critique adressée au matérialisme le type idéal pour Steiner était le chercheur en sciences naturelles, disposant sur un savoir « objectif » incorruptible . À maint égard, cela est tombé en désuétude — ce que montrent tout particulièrement les amorces d'une théorie générale du récit. Lorsque lui-même, en tant que scientifique de l'esprit, s'en tenait à l'idéal d'objectivité précédemment imprégné dans les sciences de la nature, Steiner n'aurait-il pas souhaité lui-même rien de mieux que d'être, dans les conditions actuelles, un bon conteur ?

Le genre du récit chez Rudolf Steiner

Steiner n'était pas un chercheur en littérature et tout aussi peu un auteur de textes littéraires qui racontent. Mais en tant qu'éditeur des œuvres scientifiques de Goethe, il était parfaitement familier de l'œuvre littéraire de celui-ci. Comme rédacteur au *Magazin für Literatur*, ce fut en outre, des années durant, sa tâche de commenter les nouvelles parutions littéraires.²⁵ Et avant tout, pour finir, dans son œuvre détaillée des conférences, il revient sur des exemples d'œuvres traditionnelles ou actuelles appartenant aux genres du récit. Il les reprend, pour faire avancer ses thèmes, voire aussi pour les expliciter, à l'aide de récits ; pour développer une morale sans règles moralisatrices ; ou bien pour montrer dans quelle mesure un récit transmis représente indirectement une préoccupation scientifique de la science spirituelle.

C'est tout juste s'il y a des limites à la diversité des lectures de Steiner. Les exemples utilisés s'étendent verticalement au travers des millénaires et horizontalement au travers des cultures. Ne manquent pas non plus d'innombrables anecdotes d'un riche trésor d'expériences de vie. Et avec tout cela, Steiner n'est pas l'homme de lettres d'esprit délicat, quelque peu sublimé, pour lequel on eût pu le tenir, mais au contraire, un praticien à l'œil juste. Un qui a le cœur bien placé. Il sait raconter tout particulièrement solidement devant les « Messieurs » (« *Meine Herren* », comme il s'adresse habituellement à eux), qui construisaient le Goetheum. Ils eurent le privilège d'écouter des conférences spécialement données à leur intention. Et partout où cela va, il entre dans la disposition du ton de son public, cherche à fonder un espace du récit commun. Ses conférences ne sont pas de purs récits dans l'esprit de Benjamin, car elles ne peuvent s'empêcher parfaitement du commentaire. Et pourtant, là où il trame des histoires dans les milliers de conférences — comme points de départ, matériaux structurels ou éléments tonifiants — un conteur donc au sens éminent du terme.

Et comme conteur, il est toujours déjà incitateur et structurant. Celui qui raconte, ne redonne pas seulement, mais il ébauche encore aussi à grands traits. Lorsque Jerome Bruner, dont il a déjà été question, distingue deux modes du penser, un « paradigmatique », logique-scientifique, qui s'oblige à l'idéal de la mathématique et un « narratif », qui ne construit pas de manière prépondérante sur la vérité, mais au contraire, sur la plausibilité et l'authenticité, et lors qu'il s'agit de savoir d'action et d'expérience, alors le mode narratif, chez Steiner reçoit une haute position de valeur.²⁶ Une fois il s'agit d'une histoire qu'il amène à lui et il n'importât pas de savoir si elle est vraie, mais au contraire de savoir si elle pouvait l'être : « Certes, le récit peut éventuellement être une légende, mais cela n'importe pas, car chacun de nous dira : « Dans cet instant — la donnée peut éventuellement être vraie ou pas — mais la donnée pût-elle être possible et avoir apporté autant, quand bien même en vérité, elle n'a pas apporté autant ? »²⁷

Outre cette inclusion de récits, plutôt incidente mais nonobstant fondamentale, Steiner a en vue ses propres champs de sujets, il forge de nouvelles formes narratives et stimule ou surprend par ses idées. Que quelques exemples soient ici mentionnés. Dans l'ouvrage *Le christianisme comme fait mystique et les Mystères de*

²⁵ Voir Rudolf Steiner : *Recueil d'essais au sujet de la littérature 1884-1902 (GA 32)*, Dornach 2015.

²⁶ Voir Jerome Bruner : *Two modes of Thought [deux modes de la pensée]* dans du même auteur : *Actual Minds. Possible World*, Cambridge/Mass. 1986, pp.11-43. « L'application imaginative du modèle mène [...] à de bonnes histoires, au drame poignant et crédible (bien que non nécessairement « vrai »), comptes rendus historiques. Cela traite d'intention et d'action humaines ou ressemblant à l'humain et les vicissitudes et conséquences qui marquent leur cours. À l'endroit cité précédemment.

²⁷ Rudolf Steiner : *Histoires humaines sous l'éclairage de la recherche spirituelle (GA 61)*, Dornach 1983, p.168. Dans du même auteur : *Le Mystère chrétien (GA 97)*, Dornach 1998, p.44, il s'agit de la différence entre ce qui est arrivé (factif) et ce que l'on peut éprouver (possible).

l'Antiquité, il désigne la relation triangulaire des mythes grecs (narratifs-imagés) aux cultes des Mystères (rituels-performatifs) et la philosophie platonicienne (philosophique-conceptuelle) comme un thème tendu en soi. Cela devrait être approfondi, justement sur la base des recherches qui se présentent entre temps. Il s'agit pour lui de « la forme littéraire pour les événements dans les lieux des Mystères »²⁸, la relation des récits, des représentations et des actes du philosophe.

Il appréhende tout autrement le sujet des contes. Dans le cadre de ses Drames-Mystères, il laisse se négocier équitablement la relation de l'exposition analytique avec celle imagée parmi les caractères.²⁹ La conteuse Madame Balde³⁰, au grand cœur qui n'est pas vivement tourmentée par sa conscience, rencontre l'historien fastidieux et assoiffé d'images, Capesius.³¹

Un nouveau genre, à certains égards inattendu, résulte des expositions narratives de Rudolf Steiner au sujet du *Cinquième Évangile*, dans lequel il complète, à partir de sa propre contemplation intuitive, les récits sur la vie de Jésus rapportés dans le Nouveau Testament.³² L'investigation des relations *karmiques* nécessite le récit. La méthode qui « raconte » serait même, en effet, « la seule et unique possible », car c'est seulement ainsi qu'il en résulte une « référence à la vision intuitive »³³.

Efficacité sociale du récit

Si les fils rouges de la narration mènent, d'une part, dans cette orientation spirituelle subtile, il y a aussi, d'un autre côté, dans le contexte de la vie pratique de la pédagogie Waldorf, une incitation de Steiner à inventer et raconter des histoires « morales », qui ne sont pas moralisantes ou ne donnent pas de leçons de science naturelle mais stimulent par le médium de l'imagination, en permettant de faire naître une compréhension et une empathie.³⁴ On sait que dans les écoles Waldorf, l'exercice du récit est utilisé comme un moyen d'enseigner principalement et hautement apprécié et cultivé. Enfin, pour n'ajouter que ceci : Steiner désigne même — pour ainsi dire comme une petite interprétation avant-coureuse sur le *Storytelling* et le développement organisationnel — les statuts de la Société anthroposophique non pas comme « des décrets fixés, mais comme de simples récits de ce que veut faire le *Vorstand* dans l'esprit ésotérique, à partir de sa propre initiative pour le mouvement anthroposophique. [...] On ne revoie pas ici à des principes fondateurs abstraits, mais au contraire à quelque chose de bien vivant, à quelque chose qui est là existant. [...] de tels principes sont des récits et sûrement pas des statuts. »³⁵

²⁸ Du même auteur : *Le Christianisme comme fait mystique et les Mystères de l'Antiquité (GA 8)*, Dornach 1989, p.63.

²⁹ Voir du même auteur : *Quatre Drames-Mystères (GA 14)*, Dornach 1981, pp.33 et suiv. ; pp. 193 & 197 ; pp.235 et suiv. & p.384, ainsi que les commentaires à ce propos dans : *Cheminement et objectifs de l'Homme esprit (GA 125)*, Dornach 1992, p.156 ; du même auteur : *La mission de la nouvelle révélation de l'esprit (GA 127)*, Dornach 1989, pp.194 et suiv. ; du même auteur : *Les mystères du seuil (GA 147)*, Dornach 1997, pp.87 et suiv. & pp.154 et suiv..

³⁰ Voir du même auteur : *Quatre Drames-Mystères (GA 14)*, Dornach 1981, p.384. « Je ne peux que raconter les images des contes qui se forment d'elles-mêmes en moi... »

³¹ Voir à l'endroit cité précédemment, pp.33 et suiv. : « Et Dame Félicia conte / en délicieuses images [...] / Je pense seulement avec clarté / Qu'une vie nouvelle se répand en mon âme, / Et qu'en moi, l'âme / s'est libérée ce qui la paralysait.

³² Du même auteur : *Tiré de la recherche dans la chronique de l'Akasha. Le cinquième Évangile (GA 148)*, Dornach 1992, Voir Peter Selg : *Rudolf Steiner et le cinquième Évangile. Une étude*. Dornach 2005. Selg démontre à l'appui de l'inclusion des notes D'Antréi Biély, l'atmosphère événementielle unique dans laquelle fut tenue ces conférences et aussi que ces expositions requièrent une sorte d'espace commun [on pourrait même dire plus exactement de « communion d'esprit », *ndt*] avec ses auditeurs.

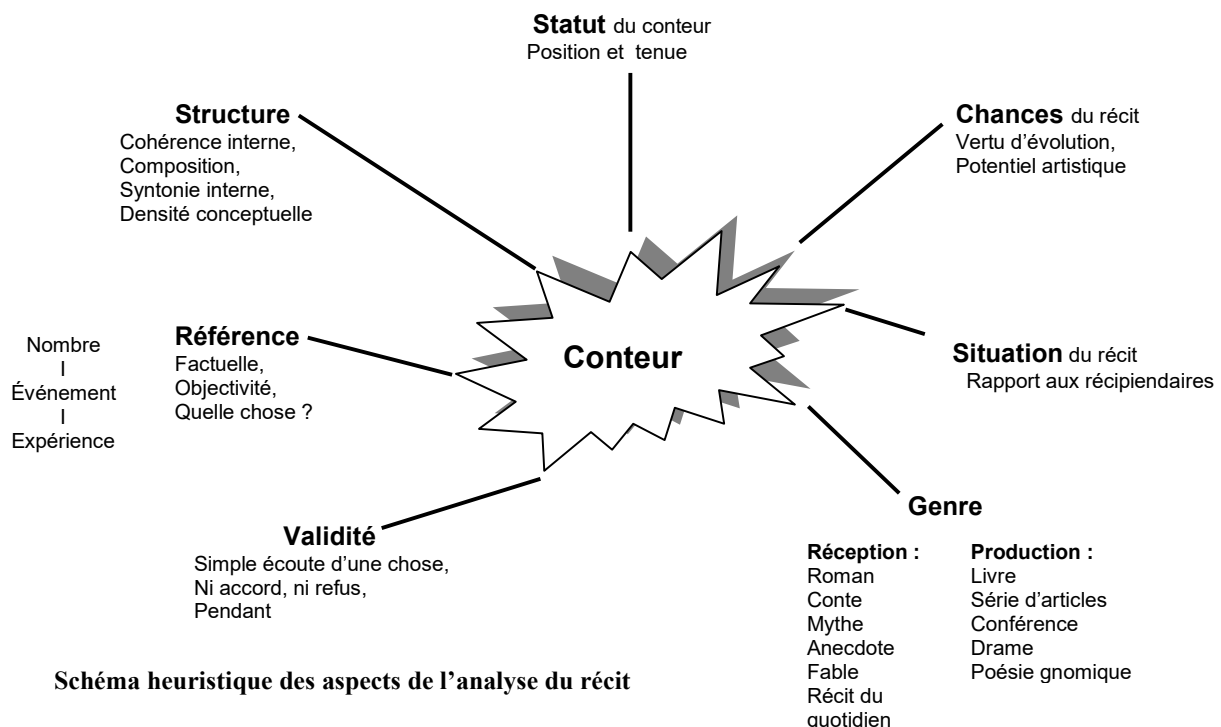
³³ Rudolf Steiner : *Considérations ésotériques de contextes karmiques*. 1^{er} vol. (GA 235), Dornach 1994, p.134; voir aussi p.213.

³⁴ À ce propos encore même avant la fondation de l'École Waldorf en 1919, voir pour plus de détails : *Les arrières-plans de la première Guerre mondiale (GA 174b)*, Dornach 1994, p.346 ; du même auteur : *Les arrières-plans spirituels du monde extérieur. La chute des esprits des ténèbres (GA 177)*, Dornach 1999, pp.203 et suiv. et pp.262 et suiv. Et après la fondation de l'École Waldorf, voir du même auteur : *Art de l'éducation. Commentaires de séminaire et conférences sur le plan scolaire (GA 295)*, Dornach 1984, pp.17 et suiv. et p.48 ; du même auteur : *Idées et pratiques de l'école Waldorf (GA 297)*, Dornach 1998, p.173 ; du même auteur : *Eduquer pour la vie (GA 267a)*, Dornach 1998, p.158 ; du même auteur : *Conférences avec les enseignants de la Libre École Waldorf, (GA 300a)*, Dornach 1995, p.139

³⁵ Rudolf Steiner : *Considérations ésotériques de contextes karmiques*. 6^{ème} vol. (GA 240), Dornach 1992, pp. 39 & 93; voir aussi p.204, également imprimés dans *La constitution de la Société anthroposophique générale et la Libre université*

À ce petit tour d'horizon nous voyons que Steiner a bel et bien choisi le récit, quand bien même il n'en a point fait un thème d'élection personnelle ni même fait part de ses réflexions à ce sujet, mais tout de même, dans ce qu'il en fait et la manière dont il s'en empare, l'effleure et l'utilise, c'est très efficace et précis sous certaines manières. Cela peut avoir foncièrement quelque chose comme un caractère d'avant-garde [en français dans le texte, *ndt*] comme cette exigence de comprendre les statuts de la Société anthroposophique générale comme des récits.

Quelle fonction a, cela étant, le récit, et Steiner comme celui qui le raconte, en regard de l'ensemble de son œuvre ? Pour cela j'ai tenté d'en rendre possible un aperçu général dans le schéma ci-dessous. Il dénomme d'importants aspects d'une théorie générale de la narration qui devrait entrer en ligne de compte pour la compréhension de l'œuvre de Steiner, sous les conditions du temps présent. Les aspects particuliers se tiennent foncièrement dans un rapport de tension les uns par rapport aux autres et se réfèrent le plus souvent entre eux, pour au moins un autre aspects en dehors du cercle. Ce sont des aspects, qui certes résultent à partir de l'œuvre — de sujets en partie formulés par lui, et d'autres en partie résultant de questions qui lui ont été posées. Pourtant ils s'avèrent former pour ainsi dire une théorie du récit à partir des brèves exposées qu'on en a fait jusqu'à présent.



La validité du récit

Un thème important, dans notre contexte, c'est la phrase déjà citée en entrée de cet article que l'investigateur de l'esprit « ne [souhaiterait] pas agir autrement qu'à l'instar d'un *conteur* »³⁶ La phrase provient de la première période de l'activité théosophique et répond à la question posée par un lecteur de savoir ce qu'il en est du « culte de la personnalité » dans le mouvement théosophique. À l'occasion, il ne s'agit pas de personnalités dirigeantes au charisme particulier, mais beaucoup plus de la structure de principe que la théosophie est portée par des personnalités qui ont un état particulier, parce que d'une

pour la science de l'esprit. Le reconstruction du Goetheanum. (GA 260a), Dornach 1987, pp.176, 221 et 356. Rudolf Steiner formule une semblable relation à sa personne, lors de la fondation et de l'organisation de la Communauté des Chrétiens en tant qu'institutio,n : « J'ai la tâche de raconter, [...] comment cela pourrait être. Du même auteur : *Conférences et cours sur l'action religieuse christique III (GA 344)*, Dornach 1994, p.169. [L'attention particulière que Rudolf Steiner a personnellement portée à la création de l'hebdomadaire *Das Goetheanum*, serait à ré-examiner à la lumière de ce qui est affirmé ici. *ndt*]

³⁶ Voir la note 2. tout ce qui suit et se voit cité en exergue sans être renvoyé à cette citation, vient de la citation originale.

certaine façon elles disposent de possibilités cognitives exclusives. L'une d'entre elles est justement Steiner. Car il peut faire des « communications » venant des mondes spirituels à partir de sa propre investigation suprasensible, qui n'est tout d'abord accessible qu'à lui-même. Étant donné que la plupart ou tous les autres ne disposent pas, ou bien encore trop insuffisamment, de la qualification-clef pour ce faire, celles-ci se trouvent dans une relation d'éventuelle dépendance, elles se trouvent le danger d'une « foi aveugle en une autorité » et doivent, pour le moins, quand à leur structure, craindre pour leur « liberté et autonomie de soi ». Steiner répond précisément à cette objection, conforme aux faits et justifiée, par le modèle du conteur, qui, ici, très tôt donc, entre dans la position d'un gourou. Et à la place de la foi en un gourou ou bien à la soumission à celui-ci — et cela n'est pas encore assez hautement estimé quant à l'importance que cela revêt — entre simplement le terme « d'être attentif aux paroles de quelqu'un », c'est-à-dire ni une foi aveugle, ni une critique aveugle. « Écouter attentivement » est déjà une formulation envers un éveil tout particulier et donc exactement le contraire de l'aveuglement provoqué par la foi du charbonnier. Écouter simplement un conteur, et cela aussi appert comme un acte singulier, c'est remarquablement équilibré. Je ne dois en aucun cas croire fixée chez le conteur, même si je la pense aussi fondée aussi, une confiance résultant de l'expérience. Le mode narratif, comme le pense Jerome Bruner, est orienté sur la plausibilité, la crédibilité et aussi sur une sorte de savoir pratique silencieux. Celui qui critique sans ouïr, se ferme le fond d'un savoir implicite. D'une manière idéale, il s'agit donc, vis-à-vis du conteur, de flotter en suspens dans l'attention — une attention qui serait certes perturbée par des éclaircissements, mais non pas entravée à aucun moment. C'est cette attention-là, comme l'exige aussi l'art moderne, pour préciser, de s'abstenir tout d'abord de théorie et d'explication face à une oeuvre. « Je raconte simplement : ceci s'est passé en moi, pendant que j'ai observé l'oeuvre d'art. [...] La vraie critique moderne ne peut reconnaître aucune règle ; pour elle, toute oeuvre d'art est une révélation nouvelle. »³⁷

La récit exige de cette façon-là, où il est attentivement écouté, de ne pas être jugé ; mais qu'il vaille au contraire comme tel. Cela ne doit pas à présent être « prouvé »³⁸, « confirmé »³⁹, « cru »⁴⁰ ou « vérifié »⁴¹ et déjà pas du tout non plus, faire l'objet d'un « parti pris »⁴², parce que sinon — et c'est le danger — le récit ne peut pas déployer tout son potentiel. Celui qui est en train de suivre le récit doit rester le plus possible libre et indépendant. Et c'est pourquoi le conteur ne veut — comme il est dit dans une autre description du processus — ni dominer, ni convertir, mais rien que raconter ce qu'il a contemplé ». Steiner distingue « trois sortes d'écoutes attentives » la simple écoute [...] tandis qu'on laisse simplement agir les idées sur soi et qu'on en observe les effets ». ⁴³ Des connaisseurs de l'oeuvre de David Bohm, au sujet du processus dialogique, se sentiront remis dans un « état de flottement » par ses exposés sur le dialogue. Il y parle à la vérité des réactions indésirables et des sentiments importuns comme l'exaspération, vis-à-vis de laquelle on veut se comporter de la même façon en cherchant. Sa proposition c'est de ne pas opprimer l'acceptation ou le refus, mais de maintenir en suspens les contenus de conscience, « au milieu pour ainsi dire d'un point instable — comme sur le fil du rasoir — de manière à pouvoir considérer la totalité du processus. »⁴⁴ Si Steiner a cité le personnage du conte, pour se congédier du gourou, alors le conteur, dans ce contexte est donc élevé au rang de partenaire dialogique.⁴⁵

³⁷ Du même auteur : *Critique moderne dans Fondements méthodiques de l'anthroposophie (GA 30)*, Dornach 1989, pp.541 et suiv.

³⁸ Voir du même auteur : *Le Christianisme...*, p.21 ; du même auteur : *Histoire de l'être humain à la lumière...*, p.272 ; du même auteur : *Résultats de l'investigation de l'esprit, (GA 62)*, Dornach 1988, pp.47 et suiv. ; du même auteur : *Réincarnation et karma (GA 135)*, Dornach 1990, p.39.

³⁹ Voir du même auteur : *Lucifer-Gnosis*, p.184.

⁴⁰ Voir du même auteur : *L'énigme du monde et l'anthroposophie (GA 54)*, Dornach 1983, pp.25 & 283.

⁴¹ À l'endroit cité précédemment, p.226.

⁴² Du même auteur : *les révélations du Karma (GA 120)*, Dornach 1992, p.78.

⁴³ Du même auteur : *Cosmogonie (GA 94)*, Dornach 2001, p.41.

⁴⁴ David Bohm : *Le dialogue. La conversation ouverte à la fin des discussions*, Stuttgart 2014, pp.144 et suiv.

⁴⁵ Peter Dellbrügger esquisse ce cheminement sur une autre champ dans : *Du gourou au partenaire dialogique. Comparaison de tirages de « Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ? »* dans *Archivmagazin, contributions à l'édition complète des oeuvres de Rudolf Steiner n°1* : Au sujet de la fondation de la Société anthroposophique 1912/13, Dornach 2012, pp.156 et suiv.

La référence de récit

La valeur du récit consiste tout d'abord dans le fait qu'il n'est pas jugé de sorte que les questions d'adhésion et de vérité se trouvent en arrière-plan. À dire vrai elles ne font pas défaut, mais sont seulement remises à plus tard pour le moment du récit. La capacité de jugement puise ses critères n'importe où. La confirmation s'ensuit au moyen de ce que Steiner appelle une « saine logique ». ⁴⁶ Ce sont par les logique, structure, cohérence et composition ⁴⁷ d'un récit, et aussi les critères de vérité acquis ⁴⁸ dans le monde physique, que passe le cheminement du jugement. Mais à l'occasion, la question demeure de ce à partir de quoi Rudolf Steiner raconte véritablement, lorsqu'il conte : « Je raconte seulement, je n'invente pas. » ⁴⁹ Pour lui raconter c'est largement éloigné d'inventer, quand bien même ce qui se rapporte à ce à quoi il réfère ses récits, ait l'air de quelque chose d'inventer. C'est à la fois la croix et la chance en même temps du récit. Car il veut communiquer quelque chose de ce qui est bien là présent pour le conteur, mais pas pour nous. Cela pourrait devenir visible au moyen du récit. Et c'est ce qui est à chaque fois autre que ce qui est raconté. Les « choses » auxquelles se réfère une narration, sont-elles des nombres, des figures géométriques ou des conformités aux lois conceptuellement formulées ? ⁵⁰ Les événements historiques sont-ils équivalents, qui ne disposent directement pas de conformités à des lois et qui dans l'instant de leur événementiel restaient encore pleinement ouverts ? ⁵¹ Sont-ce des contextes *karmiques* au des états précédents du monde, que « les sciences raconteraient tout autrement » ⁵² ? Sont-ce des événements d'initiation au seuil ou simplement les composantes spirituelles essentielles suprasensibles ? Sont-ce des légitimités aux lois de la métamorphose des corps physiques ? Des vécus d'observation du penser ? Des événements de période historique ?

À chaque fois selon la référence, la hauteur du ton en est une autre. Il se peut qu'un objet recommande de raconter instamment avec une « froideur mathématique » ⁵³, avec « sobriété et aridité » ⁵⁴, un autre — en démarcation d'une allégorisation théosophique desséchée — d'éveiller par contre « plaisir et agrément » ⁵⁵. La narration peut être accompagnée d'un signalement performatif, de sorte qu'ici des faits sont racontés. Du contenu concret s'avèrent à chaque fois diverses revendications de valeur — et d'autres formes de récit.

Les chances de la narration

« La théosophie n'a rien à faire avec des revendications et commandements, mais bien au contraire avec des faits concrets et des récits. [...] Le récit correspondant à la vérité forme les forces de vie pour l'évolution à

⁴⁶ Rudolf Steiner : *Cheminevements et objectifs*...p.54.

⁴⁷ Du même auteur : *La connaissance du supra-sensible à notre époque (GA 55)*, Dornach 1983, p.186.

⁴⁸ Du même auteur : *Vérités et erreurs de l'investigation spirituelle (GA 69a)*, Dornach 2007, p.123.

⁴⁹ Du même auteur : *Problèmes de la vie ensemble dans la société anthroposophique (GA 253)*, Dornach 1989, p.161.

⁵⁰ Le mathématicien Elisha Scott Loomis a rassemblé, dans son ouvrage : *The Pythagorean Proposition*, Ann Arbor /Mich 1940, pas moins de 215 preuves pour le théorème de Pythagore — 215 récits, qui se réfèrent toutes à une seule et unique loi invariante en elle. Le contenu de ce théorème se laisse-t-il séparer de son récit et des expériences qui lui sont associées ?

⁵¹ Voir Jonas Grethlein : *Référence narrative. Ce qui tient de l'expérience et du récit*, dans Thimo Breyer & Daniel Creutz (éditeurs) : *Expérience et histoire. Formation du sens historique dans les éléments pré-narratifs*, Berlin & New York 2010, pp.21-39, qui développe qu'au moyen du récit l'histoire rentre en possession de quelque chose de ce qui est inhérent à son expérience ouverte dans son déroulement — elle devient de ce fait authentique. Au sujet des discours possiblement feints chez Thucydide, il écrit : « Quand bien même ils ne restituent pas les paroles qui furent prononcées, ils engendrent pourtant le caractère actuel du passé. Par celui-ci Thucydide parvient à recréer une ouverture et une contingence et avec cela un aspect important du passé. » À l'endroit cité précédemment, p.36.

⁵² Rudolf Steiner : *Évolution de l'humanité et connaissance du Christ (GA 100)*, Dornach 1981, p.17.

⁵³ Du même auteur : *La conscience des initiés (GA 243)*, Dornach 2004, p.185.

⁵⁴ Du même auteur : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et les règnes naturels (GA 136)*, Dornach 1996, p.28 ; du même auteur : *Anthroposophie — Psychosophie — Pneumatosophie (GA 115)*, Dornach 2001, p.211.

⁵⁵ Du même auteur : *Digressions dans le domaine de l'Évangile de Marc (GA 124)*, Dornach 1995, pp.201 et suiv.

venir. »⁵⁶ Un récit théosophique a toujours une obligation de vérité, un alignement concret. Pourtant il n'ira jamais si loin qu'il se consume dans cette revendication, parce qu'il s'éreinte aux informations (apparentes). Parce que ses « vérités » ou « faits concrets » sont des expériences, des processus ou des œuvres et des êtres, dont nous ne savions rien auparavant ou bien — si nous les connaissions — nous n'en avions aucune expérience. Le conteur ne racontera pas seulement de sorte que leur vivacité ne se perde pas, mais il fera beaucoup plus en sorte que celle-ci soit bien aussi communiquée. Car dans le récit, quelque chose « se conservera »⁵⁷ que nous mettons en sûreté, telles des « forces de vie »⁵⁸ dans la graine, et c'est quelque chose comme la « force d'ignition d'un simple récit »⁵⁹, qui agit en « initiateur »⁶⁰ et forme le sentiment « d'une approbation que l'on pressent »⁶¹, d'une « vigueur et intensité »⁶², qui ne se rencontreraient jamais dans une hypothèse. Et ce qui vaut enfin : un récit est plus fort qu'une exposition. »⁶³

Si la retenue de Steiner préserve dans le récit, dans une haute mesure, une véritable référence concrète, ainsi les choses qu'il raconte sont en réalité si précaires que nous sommes joyeux lorsqu'elles ont lieu de ce fait dans l'espace de notre expérience. En considération de la situation précaire du conteur — j'ai déjà signalé cela plus haut — Walter Benjamin a affirmé, avec un sérieux de fripon, que le « plus assuré parmi le plus sûr », lorsqu'on raconte, ne serait pas quelque chose comme une narration immuable, mais au contraire ceci : « la capacité d'échanger des expériences ».

Die Drei 7-8/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ulrich Kaiser : Professeur de classe dans une école Waldorf de Hambourg, chargé de cours d'anthroposophie à « Hochschule für Künste im Sozialen [l'Université pour les arts dans le social] de Ottersberg, Ulrich Kaiser reprend ici un fil qu'il avait déjà tressé dernièrement avec ses études sur le performatif (*Gelingende Worte — sich klärend Gesten [Paroles réussies et gestes éclairants]* dans **Die Drei 9/2014** et « *Le performatif comme dimension originare de l'anthroposophie* » dans **Die Drei 10/2014** [non traduits en français, à ma connaissance, *ndt*])

Contact : ulrichkaiser@gmx.de

⁵⁶ Du même auteur : *Impulsions primordiales de la science spirituelle* (GA 96), Dornach 1989, p.321.

⁵⁷ Du même auteur : *Les degrés de la connaissance supérieure* (GA 12), Dornach 1993, p.65.

⁵⁸ Du même auteur : *Théosophie* (GA 9), Dornach 2003, p.79 ; du même auteur : *la mort comme métamorphose de la vie* (GA 182), Dornach 1996, p.36.

⁵⁹ Du même auteur : *Les degrés de la connaissance supérieure...*, p.66 ; voir du même auteur : *Exercices de l'âme* (GA 267), Dornach 20021, p.508.

⁶⁰ Du même auteur : *Lucifer-Gnosis*, p.184. [« *Anreger* » aux sens si multiples et divers, mais le contexte oblige à choisir ici plutôt l'initiateur au sens propre, c'est-à-dire « celui-là même qui met (ou prend = *Prométhée*) le feu ! », *ndt*]

⁶¹ À l'endroit cité précédemment, p.185.

⁶² Du même auteur : *Une histoire de l'être humains à la lumière de...*, p.197.

⁶³ Du même auteur : *L'Évangile de Jean* (GA 103), Dornach 1995, p.182.